Recréation. La Phèdre de LEMOYNE, 1786



CAEN, PARIS. Lemoyne : Phèdre, 1786. Du 27 avril au 11 juin 2017. FORTUNE DE LA TRAGEDIE LYRIQUE française… Après Andromaque, Céphale et Procris et La Caravane du Caire de Grétry (1784), Amadis de Gaule de J.C. Bach (1779), Les Bayadères (1810) et **Sémiramis de Catel**, Les Danaïdes de Salieri, Renaud de Sacchini et **Atys de Piccinni (1780)**, ou encore **Thésée de Gossec (1778 / 1782)**, le Palazzetto Bru Zane ou Centre de musique romantique française établi à Venise, explore davantage encore les sources du romantisme avec cette **Phèdre, tragédie lyrique de Lemoyne créée à Fontainebleau en octobre 1786**. Il s'agit d'une recréation qui interroge le courant néoclassique, propre aux années 1780 en France, quand simultanément, est aussi recréé **la Chimène du napolitain Sacchini (1783).** **NEOCLASSICISME MUSICAL et OPERA ROYAL…** La période investie sujet d'une véritable enquête scientifique est celle où le dernier goût de la cour de France avant la chute de l'ordre monarchique à la fin de la décennie soit en 1789, cultive une scène lyrique qui brille par son éclectisme, un raffinement orchestral et vocal inédits, des réalisations scéniques qui recherchent le spectaculaire et le frénétique fantastique, grâce à des moyens en conséquence. Aucun doute Marie-Antoinette et Louis XVI favorisent comme jamais l'Opéra à Versailles et dans les châteaux royaux, comme s'il s'agissait de toujours perpétuer le renouvellement des formes et des genres après la révolution opérée par **Gluck au début des années 1770** **(Gluck à Paris : 1774-1779)**. Et en tentant de ne pas trahir l'apport du Chevalier à Paris.



Des 70’s aux 80’s… Dix années ont passé et les jeunes souverains affirment ce goût néo classique qui succédant au Baroque de l’époque des Lumières prépare déjà l’essor du romantisme : séquence exceptionnellement féconde que l’on résume par l’expression… **La musique et le théâtre lyrique passe des passions de l’âme baroque à l’émergence du sentiment romantique…** A bon entendeur. (Illustration ci dessus : portrait de Marie-Antoinette par Madame Vigée Lebrun _ ci contre : Comtesse Sacy par David, 1790). En cultivant cette éloquence nouvelle de la sentimentalité, les amateurs aiment surtout se délecter des passions les plus exacerbées qui voient les Alcina et Clorinde baroques, remplacées par les femmes dévoreuses, pourtant amoureuses et impuissantes, d’un nouveau profil, tragique et fantastique, Médée (Cherubini) et Armide (Thésée de Gossec, Renaud de Sacchini), que la posture néo grecque conduit vers l’épure frénétique et spectaculaire des Méhul et Spontini à venir. L’époque est à la relecture des classiques du XVIIè : quand Lully, Racine ou Corneille fournissent les sources de nouveaux modèles esthétiques et sonores…

La tragédie lyrique française à son crépuscule
Phèdre 1786

Ainsi l’exploration conduite éclaire ce bouillonnement

artistique exceptionnel propre aux années 1780 dont classiquenews a rendu compte pas à pas distinguant par comptes rendus et documentaires vidéos développés, les apports et la réelle pertinence (consulter les liens ci avant).



RECRÉATIONS PARFOIS INDIGESTES… Souvent l'idée même d'une récréation prometteuse surpasse la pertinence et la valeur musicale réelle des partitions redécouvertes. Souvent il s'agit de mesurer l'attrait actuel du genre lyrique spécifique à la royauté et de relever hélas la conformité et le caractère lisse d'écritures trop respectueuses des conventions du genre, n'est pas Rameau qui veut. Certes il faut bien tout ressusciter et pour convenir au goût et à la patience de l'audience contemporaine, parfois adapter ou retranscrire, réduire et arranger…; mais reconnaissons que les œuvres ressuscités valent par fragments ou séquences plutôt que dans leur continuité d'un bout à l'autre. Pourquoi donc s'entêter à servir les partitions dans leur intégralité parfois indigeste ? Pourquoi ne pas sélectionner les meilleurs épisodes puis selon l'accueil du public qui paie partie des productions (un nouveau mode participatif serait ici à inventer), redonner l'intégrale si la première session s'est révélée convaincante ? Cela éviterait bien des agacements, de l'ennui et aussi des dépenses publiques inutiles (puisque certains partenaires sont subventionnés par l'argent des contribuables)… Trêve d'humeurs.

LA PHEDRE DE JEAN-BAPTISTE LEMOYNE… Qu'en sera-t-il au juste pour cette Phèdre d'un Lemoyne méconnu, mésestimé peut-être, carrément oublié certainement ? Pour chaque récréation prometteuse annoncée, l'idée de re-découvrir un chef d'œuvre s'impose à nous malgré les réserves précitées. Après tout, bien lointaine demeure cette époque ou les historiens de l'art découvraient un nom, un style, une représentation éblouissante de la nature et des passions humaines… voyez évidemment le peintre Georges La Tour inconnu insigne, jusqu'à sa résurrection en… 1934. En musique, il' n'existe pas d'exemple aussi révélateur d'un génie méconnu… quoique les Monteverdi, le Vivaldi lyrique soient aujourd'hui des mondes sonores totalement re-découverts, totalement fascinants. Si en peinture il ne faut que de bons yeux et des chercheurs véritables qui ont le goût de l'enquête, les compositeurs géniaux à re-découvrir, exigent aussi des interprètes et des instruments capables d'en exprimer la subtile intelligence, comme l'évidente singularité.

En Phèdre, surgit l'interdit du désir incestueux. Sur les traces des tragédiens grecs anciens, Euripide et Sénèque, puis Racine… la musique de Lemoyne affirme une autre Phèdre, visage spécifique de la fille de Minos et de Pasiphaë, soit un monstre sentimental, âme désirante, tiraillée, impuissante dominée par sa passion trop coupable. Avant Lemoyne, Rameau avait su éblouir en proposant sa propre vision (baroque) du mythe de la cougar dévoreuse avant l'heure… soit une figure souveraine digne et blessée d'une dignité impériale qui dans une langue déclamée inouïe entend, dès 1733, soit en plein esthétique rocaille, égaler voire dépasser le théâtre de Racine. Et de Corneille. Pas moins. De fait, Rameau impose une langue nouvelle, directe et sensuelle, expressive et violente d'une modernité absolue…



Portrait de Madame Verninac par Jacques Louis David (vers 1799)

Inspirés par la musique de Lemoyne, “sa force et sa modernité”, les producteurs de cette Phèdre 2017 placent l’orchestre sur la scène comme une actuelle récréation d’un

autre drame de la même période Chimène de **Sacchini** (d'après Corneille), où déjà les musiciens du Concert de La Loge étaient placés de même, le chef au centre du dispositif scénique et les instruments tout à fait visibles pendant l'action (une indication de l'importance sonore de l'orchestre ? Certainement). L'époque et bien à la relecture des mythes légués par le théâtre classique du siècle précédent : les compositeurs invités, protégés par Marie-Antoinette réadaptent Racine comme Lully, dans une syntaxe plus nerveuse, voire frénétique.

Sur la scène le temple de Vénus, où se situe l'action de la tragédie, devient alors un « temple de la musique », les instrumentistes paraissent ainsi tels les prêtres du culte, aux côtés des choristes, qui entourent et accompagnent les protagonistes.
Efficace, bref, parfois violent, Lemoyne soigne l'urgence des contrastes : une esthétique bien baroque, mais totalement réhabillée. Il se concentre sur le quatuor tragique d'où est exclue Aricie, la fiancé du jeune Hippolyte qu'aime sans issue l'ignoble Phèdre. En écartant Aricie qui s'est vouée à Diane, exit toute coloration pastorale (si éblouissante chez Rameau). L'heure est à la coupe sanglante néoclassique : sacrifice, possession, hurlement. Chaque épisode de Lemoyne est une issue vers la mort.
Phèdre, OEnone, Hippolyte et Thésée, « dans leurs costumes dorés, cramoisis, arrivent déjà consumés, prêts à devenir poussière, à s'évaporer dans les tombes qui jalonnent la scène… Cette opposition entre le gris du sol et l'or des tombes et des costumes permet de créer un espace imaginaire, entre la vie et la mort, sous les lumières savantes de Dominique Bruguière », comme le précise le metteur en scène.

Phèdre de Jean-Baptiste Lemoyne, 1786
Recréation
Du 27 avril au 11 juin 2017

CAEN, Théâtre, les 27 et 28 avril 2017
PARIS, Bouffes du nord, les 9, 10 et 11 juin 2017
REIMS, Opéra, mardi 10 octobre 2017



Tragédie lyrique en 3 actes
Livret de François-Benoît Hoffmann
Création le 26 octobre 1786 au Château de Fontainebleau
Nouvelle version / transcription / arrangement pour 4 chanteurs et 10 instruments

LE CONCERT DE LA LOGE
Phèdre: Judith Van Wanroij
OEnone: Diana Axentii
Hippolyte: Enguerrand de Hys
Thésée: Thomas Dolié

Direction musicale et violon: Julien Chauvin
Mise en scène : Marc Paquien



Jacques Louis DAVID : Portrait d’une femme, 1798. Comme Lemoyne ou Sacchini dans la France des années 1780, **David, l’inventeur en peinture du néoclassicisme (Le Serment des Horaces, salon de 1784),** se met au goût du jour et adopte dans ses portraits aristocratiques, la mode néo grecque ou néo étrusque (voir aussi le portrait de Madame Récamier), explicitement néo classique… qui fait paraître les dames en

Phèdres, certes assagies…

LA CHIMENE de SACCHINI, 1783



Parallèlement à PHEDRE de Lemoyne, se précise le profil de la **Chimène de Sacchini,** récemment et actuellement recrée (mars 2017). Inspiré de Corneille (Le Cid), Sacchini remet au goût du jour en 1783 pour la Cour de France, le mythe chevaleresque où l'amoureuse bafouée qui porte la loi du père, est tiraillée car elle aime celui qui l'a tué : Rodrigue. Amour ou devoir, le père ou l'amant… **VOIR LE PROCES DE CHIMENE**, **nouvelle recréation lyrique de l'époque des Lumières, au temps du néoclassicisme**



JACQUE-LOUIS DAVID : portrait de la comtesse de Sacy, 1790. Mise sobre, presque épure néogrecque, l’aristocrate fait pâle figure en robe simple et d’un raffinement « rustique ». Ni

bijoux, ni parures sophistiquée, perruque au naturel… tout souligne ici ce goût de la simplicité propre à l'esthétique néo classique.

CD. Grace Bumbry : The art of Grace Bumbry (1957 – 1967), 8 cd + 1 dvd, Deutsche Grammophon.



CD. Grace Bumbry : The art of Grace Bumbry (1957 – 1967), 8 cd + 1 dvd, Deutsche Grammophon. Une décennie miraculeuse dans la vie d'une diva exceptionnellement douée : voilà le cadeau de ce coffret magistral, d'une intelligence et d'un style à couper le souffle. **La « Vénus noire », Grace Bumbry**, star de l'opéra international avant Jessye Norman, est née le 4 janvier 1937 : elle a donc soufflé ses… **80 ans** en ce début d'année. Occasion célébrative pour rééditer les enregistrements marquants chez **DG Deutsche Grammophon**, dont certains sont ses meilleurs. On connaît tout l'excellente diseuse, servie par un souffle et un timbre cuivré, sensuel, souverain, en particulier dans la mort de Didon des Troyens de Berlioz (une séquence inoubliable que votre serviteur eut l'occasion d'applaudir). La mezzo soprano américaine née à Saint-Louis dans le Missouri est restée célèbre pour avoir été

la première black de l’histoire à chanter le rôle de Vénus, au début du Tannhäuser de Wagner à Bayreuth (1961). L’apogée de sa carrière se situe dans les années 1960 et 1970, s’imposant d’abord dans les grands rôles dramatiques (Azucena, Eboli – chanté au Palais Garnier de Paris dès 1960, Dalila ou Carmen…) puis s’affirmant tout autant dans les rôles de sopranos lyriques (Lady Macbeth, Gioconda, Tosca et jusqu’à Turandot … en 1993 à Covent Garden). La voix ample, puissante, finement timbrée est doublée d’un talent d’actrice remarquable, imposant sur scène une présence hypnotique, digne d’une Callas. C’est qu’aux côtés de ses possibilités vocales exceptionnelles, la diva est aussi **une interprète qui se souci du texte**.





S'il n'était qu'un seul cd de cette compilation très nécessaire pour tous ceux qui lyricophile, apprécient les beaux timbres et l'élégance vocale comme l'intensité dramatique, écoutez dans l'enchaînement des 18 airs, **le cd6 : Airs de Verdi** (son grand maître) **et Wagner, puis 6 lieder de Brahms…** car outre ses performances comme mezzo ample et dramatique à l'opéra, Grace Bumbry fut aussi une diseuse hors pair, née pour le lied, calibrant son phénoménal métal à l'intimisme pudique et allusif du chambrisme germanique. Rayonnante et blessée pour **Ulrica** d'Un Ballo in maschera (ampleur hallucinée de la voix amoureuse qui éclaire ce fantastique électrique présent dans la partition), torrent impétueux mais si digne pour **Eboli** (Don Carlo), et grandeur désabusée mais éblouissante (malgré une prise lointaine) pour l'autre personnage de Don Carlo, la soprano **Elisabeth** : même dans une tessiture plus aigu, la diva éblouit par sa justesse expressive, son style, l'étendue de la tessiture. Même ivresse vocale, densité expressive, feu dramatique pour son **Azucena** du Trouvère, imprécatrice de grande classe, – jamais prise à défaut par les notes basses (« *Stride la vampa* »), coloriste funambule dans l'air qui suit : « *Condotta ell'era in ceppi* », d'autant que l'orchestre Berlinois (Radio Symphonie Orchester) saisit la finesse expressive de chaque séquence avec un sens du détail passionnant (Janos Kulka en 1962 et 1965). Née en 1937, Grace n'a que 25 et 28 ans ; sa maturité est saisissante. Même maîtrise absolue en 1965 pour sa **Lady Macbeth** (elle chante alors le rôle à Salzbourg) : un rôle qui comme pour Callas (au studio) a permis de démontrer les étonnantes capacités aigus, graves, dramatisme et articulation de la diva noire (quel abattage linguistique) : un volcan sidérant, par sa présence, son sens de l'incarnation et aussi, une finesse d'intonation qui devrait servir de modèle aux nouvelles générations : les 3

séquences de sa Macbeth, gouffre shakespearien qui concentrent touts les folies humaines, – récitatif puis air en cabalette, enfin somnambulisme halluciné (« *Una Macchia è qui tuttora* »), – miroir lugubre d'une âme détruite par sa perversion, sont des musts. Des pépites anthologiques.

Tragédienne, amoureuse enivrée, diseuse allusive
GRACE BUMBRY, diva assoluta pour l'éternité



La Wagnérienne saisit tout autant par sa maîtrise de l'articulation, un sens inouï du texte… qui lui permet d'éblouir de la même façon dans **le lied**, – format plus intimiste où la pudeur et les blessures tues et secrètes affleurent dans la texture d'un chant suggestif, millimétré, ciselé, où rayonne tel une matière incandescente, la texture surjective du texte : **ses 4 Brahms sont des joyaux (1963)**; le disque montre l'éloquente profondeur d'une immense interprète, déjà maîtresse de ses possibilités, avant ses 30 ans. Avec le recul, cet écart entre son soprano puissant mais clair – amoureuse enivrée-, et ses graves lugubres de tragédienne souveraine, suscite une juste admiration : la chanteuse est aussi une actrice née qui préserve toujours l'intelligibilité du texte : chez Brahms donc, n'écoutez que l'Ôde à Sapho (**Sapphische Ode, opus 94/4**) : le sens de la mesure, la couleur intérieur, le relief du texte, la sobriété et la subtilité de l'articulation sont sidérants (cd6, plage 14). Une grâce se déroule sans faille et d'une incroyable continuité ciselée dans le cd 7 qui regroupe ses lieder parmi les mieux aboutis et déjà bouleversants (*An die Musik* de Schubert ; Liszt, Wolf et Richard Strauss dont le ***Sehnsucht*** demeure ineffaçable…), récitals de 1962 et 1964.

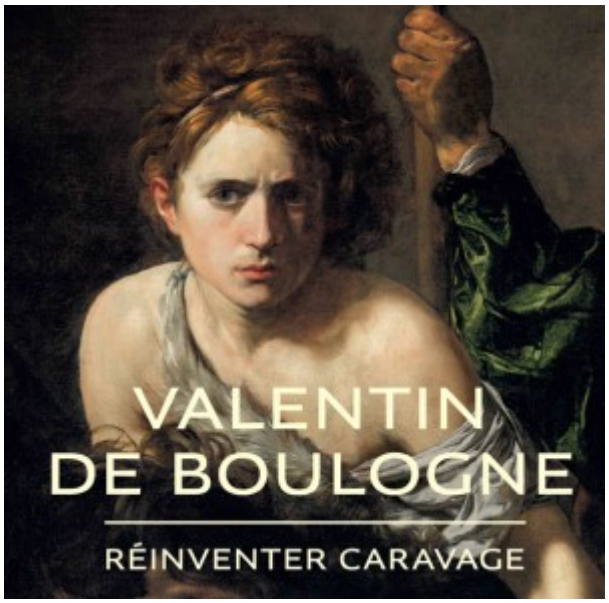
En français (cocorico), la mezzo saisissante est tout autant bluffante : « Ô ma lyre immortelle » de Sapho de Gounod (chant d'une prêtresse qui a cotoyé les dieux et qui transmet sur terre sa fabuleuse intensité comme son esprit détaché prêt au renoncement), « Mon coeur s'ouvre à ta voix » (Samson et Dalila de Saint-Saëns), et aussi « Oui Dieu le veut » de La Pucelle d'Orléans de Tchaikovski (les 3 airs de 1962) sont inoubliables, comme sa Carmen pour Karajan (1967, ici au DVD) mémorable réalisation qui en impose vocalement comme scéniquement, alors pour Salzbourg, avec le José lui aussi anthologique de Jon Vickers. Notre compte rendu rend peu compte de l'apport inestimable d'une immense artiste : ces 8 cd sont incontournables pour tous ceux que la fusion subtilité et puissance intéresse, intrigue, subjugue. **CLIC de CLASSIQUENEWS de mars 2017.**

_____

CD. Grace Bumbry : The art of Grace Bumbry (1957 – 1967), 8 cd + 1 dvd, Deutsche Grammophon. CLIC de CLASSIQUENEWS de mars 2017.

EXPOSITION Valentin de Boulogne à PARIS : Réinventer

Caravage



PARIS, musée du Louvre. EXPOSITION Valentin de Boulogne, Jusqu'au 22 mai 2017. REINVENTER CARAVAGE…Dans le hall Napoléon, le musée du Louvre à Paris, présente une exceptionnelle rétrospective d'un Baroque français, caravagesque, auteur d'une peinture aux résonnances poétiques rares… Valentin de Boulogne doué comme son confrère poète et peintre (plus tardif dans le siècle), le hollandais Vermeer, qui est le sujet d'une exposition simultanée et parallèle au Louvre. Après la mort de Caravage en 1610, Valentin de Boulogne (1591-1632), l'un de ses meilleurs continuateurs, s'impose comme principal acteur du renouvellement de la peinture à Rome au début du Seicento (XVIIème). Grâce à lui, les représentations picturales frappent par leur réalisme et leur poésie, assortis d'une sensibilité chromatique qui confirme une éloquente maîtrise de la couleur.

En reformulant la « maniera caravaggiesca » selon son goût propre, Valentin de Boulogne affirme au sein du réalisme baroque, une nouvelle acuité particulièrement convaincante, défendant en maître de la "pittura dal naturale" : acuité psychologique des figures, puissance introspective, mélancolie envahissante, raffinement chromatique propre aux grands Vénitiens, implication constante du spectateur, et aussi raffinement extrême de la palette chromatique…
En plus de la science du clair obscur développée par Caravage, un trait spécifique du courant esthétique qui favorise l'émergence des portraits plutôt que les paysages, Boulogne creuse la vie intérieure de chacun de ses protagonistes. Au

point de faire penser pour chacun des épisodes et scènes, à de véritables portraits, seuls ou collectifs, dont la sincérité touche immédiatement.



De sa peinture, Jacques Tuillier, grand seicentiste, disait qu'une « irréparable tristesse habite les êtres, et les enfants même semblent lever de grands yeux bruns sur un rêve refusé ». mais alors de quelle nostalgie, mélancolie rêveuse voire dépressive s'agit-il ?
Chaque œuvre du peintre est une invitation à considérer la fragilité de la condition humaine. Chacune de ses compositions entend célébrer l'éternité suspendue d'un instant éphémère, comme s'il s'agissait d'en fixer la grandeur fugace. Au centre de son oeuvre reconnaissable entre tous s'inscrit le modèle du Concert qui après celui de Caravage a su s'immerger dans cet

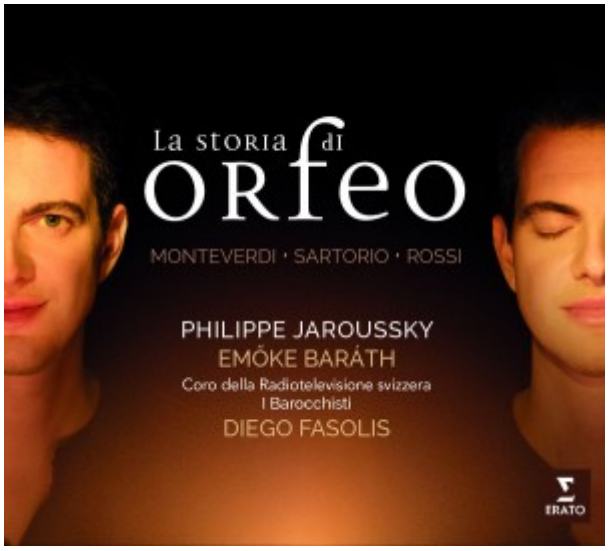
instant de complicité partagée que la pratique musicale en groupe permet d'éprouver, de vivre. Grand format fleuron des collections du Louvre (qui possède aujourd'hui la collection la plus importante) le Concert de Valentin de Boulogne est l'une des représentations de musiciens au XVII ème parmi les mieux réussies de la période… un chef d'œuvre même que Classiquenews au moment de la rétrospective du Louvre ne pouvait pas ne pas mettre en avant. Exposition événement jusqu'au 22 mai 2017

Indication du commissariat de l'exposition : « Analysant une cinquantaine de tableaux qui représentent la quasi-totalité de l'œuvre peint de l'artiste, Valentin de Boulogne, « Réinventer Caravage » explore à la fois les représentations de la vie quotidienne mettant en scène la chiromancie, le jeu, le concert, la rixe, la fraude, le vol ou l'ivresse – où Valentin mêle imperceptiblement le répertoire des tavernes et le langage savant de l'allégorie -, et le contexte tumultueux dans lequel elles ont été exécutées. Dans le concert de l'art européen qu'offre la Rome du xviie siècle, où se côtoient les chefs-d'œuvre de l'Antiquité et de la Renaissance et les créations de l'avant-garde artistique, cette étude redonne à Valentin sa vraie place, celle d'un peintre poète et généreux. »

_____

Musée du Louvre : exposition Valentin de Boulogne / Réinventer Caravage… Jusqu'au 22 mai 2017. Ouvert tous les jours, sauf le mardi, de 9 h à 18 h. Nocturnes les mercredi et vendredi jusqu'à 21h45. Renseignements : 01 40 20 53 17.

CD, compte rendu critique. La Storia d’Orfeo : Monteverdi, Rossi, Sartorio. Jaroussky, Barath (1 cd ERATO)



CD, compte rendu critique. La Storia d’Orfeo : Monteverdi, Rossi, Sartorio. Jaroussky, Barath (1 cd ERATO). LA LIGNE PLUS QUE LE VERBE : chacun jugera selon ce qu’il pense de cet adage qui vaut ici loi. Les admirateurs, inconditionnels de sa voix chantournée, gracile et parfois acide, trop nasalisée (en particulier suraffectée dans la fameuse prière d’Orfeo) applaudiront ici leur champion Jaroussky ; les autres plus exigeants, et historiquement informés, regretteront chez Philippe Jaroussky cette ligne suave et lisse, toujours caractérisée de la même façon, quelque soit l’enjeu dramatique : ses minauderies ou ses miaulements n’écartent guère le hors sujet. Il ne suffit pas de concevoir un programme inédit, qui se veut compilation voire pasticcio poétiquement cohérent, il ne suffit pas de la même façon, « oser » chanter le rôle des rôles, celui d’Orfeo, poète chanteur à l’irrésistible séduction, et dans sa propre voix de contre-ténor… pour réussir un programme nouveau.

De surcroît, sur le plan du style, faire chanter ces choristes en trop grand nombre, ôte toute lisibilité madrigalesque à l'Orfeo de Monteverdi : quelle manque de finesse dans ce coeur outré, pâteux, pataud… autant de contresens accumulés qui valent ici de sérieuses réserves.
Accouplé au soprano de la chanteuse hongroise **Emöke Barath**, – l'une des voix les plus séduisantes de l'heure avec celle de Francesca Aspromonte – deux étoiles du chant baroque actuel (que CLASSIQUENEWS a déjà distinguées l'une et l'autre), **la voix de Philippe Jaroussky expose d'évidentes limites** : aigus tuyautés et de plus en plus serrés, en rien timbrés ; un medium continuement préservé, concentrant une zone expressive et vocale de fait très réduite : il s'en dégage un sentiment d'unité expressive qui devient sur la durée lénifiante voire ennuyeuse ; tout est abordé de la même façon, chez les 3 compositeurs du XVIIè italien (Seicento) retenus : Monteverdi, Sacrati, Rossi. Plus habitée, diseuse en quelque sorte, sans vraiment demeurer DANS le texte, Emöke sait nuancer et colorer à loisirs, offrant à ce que Monteverdi lui refusait : une chair ardente pour son Eurydice plus développée, chez Rossi (« *Mio ben, teco il tormento* »), rééquilibrant la palette psychologique. Son bel canto, recitar cantando, se languit, palpite indiscutablement, même si nous eussions aimé davantage de texte. Que sont devenus les préceptes des premiers baroqueux, pour lesquels le relief textuel, l'intensité linguistique primaient avant tout ? Les deux chanteurs, – esthétique essentiellement vocale, soignent leurs lignes, sacrifiant le plus souvent la chair des syllabes, l'appui des consonnes, voilant, lissant, atténuant l'énergie poétique des voyelles. Pas sûr qu'un italophone comprenne chacune de leur séquence solo ou en duo (des plus enivrés, spasmes et convulsions à l'envi : (trop fugace « *Che dolcezza è la certezza* » du même Rossi).

Chant contourné, style affecté et maniéré, Philippe Jaroussky échoue à exprimer la lyre sobre, puissante, linguistique des italiens du XVIIè

N’est pas Orfeo qui veut…

Ainsi Sartorio, Rossi, Monteverdi sont-ils enchaînés sans plus de nuances ni finesse, toujours projetés de la même façon. L’épaisseur du choeur finit pas atténuer l’enthousiasme.



Au coeur du programme, il y a **la fameuse prière incantatoire d’Orphée aux enfers**, – âme en souffrance désireuse de reconquérir et ressusciter sa bien aimée Eurydice… « ***Possente spirto*** », sommet de l’écriture montéverdienne (et pourtant au début de sa carrière à l’opéra), chant qui doit convaincre par son réalisme expressif ; or Jaroussky de sa voix aigre et surornementée, aux convulsions systématiques en fait un surenchère d’effets et d’affects maniérés ; artifice d’une voix androgyne qui adapte l’écriture selon ses possibilités. Question d’esthétique à laquelle nous restons étrangers : voix abstraites et livide, sans aucune sensualité ni mordant textuel (limites techniques et expressives, comme absence de sobriété également présentes dans l’air équivalent chez Sartorio : « Chiuso, ahimè, di Cocito. Rendetemi Euridice… » . Le dernier grand air extrait de Rossi, « Lasciate Averno » souligne de sérieux manques dans les aigus (tendus, tirés, nasalisés, presque laids). Le dernier mot « morire » reste raide, d’une acidité sophistiquée, qui n’a rien à voir avec cette volonté de clarté et d’intelligibilité voulue dès Peri et Caccini au début de l’opéra italien, au commencement de l’odyssée lyrique…

Voilà qui démontre et confirme combien les emplois de barytons ou ténors barytonants pour l'Orfeo monteverdien, restent définitivement plus convaincants. L'option a le mérite de l'audace. Elle s'avère très discutable. Pourtant intéressante. En puisant dans les trois ouvrages lyriques sur le thème orphique : Orfeo de Monteverdi (1607), Orfeo de Luigi Rossi (Paris, 1647), Orfeo de Antonio Sartorio (Venise, 1672), le programme rend compte de la permanence du mythe dans l'histoire lyrique, véritable pilier pour l'imaginaire des compositeurs, révélateur des manières les plus puissantes et les plus bouleversantes, au registre des passions humaines mises en musique. Pas certain que pour en défendre les mille subtilités, Philippe Jaroussky s'en révèle le meilleur ambassadeur. A qui pensons-nous ? Ecoutez **Marc Mauillon** justement, – maître orfèvre de ce recitar cantando d'une absolu précision linguistique, en sobriété et nuances… (**LIRE notre critique complète du cd Li due Orfi par Marc Mauillon** dont la maîtrise naturelle en fait un vrai diseur baroque a contrario des chantournements affectés et artificieux de Philippe Jaroussky). Après ses incursions douteuses dans la mélodie française romantiques, le contre-ténor semble se fourvoyer à reprendre aujourd'hui ce qu'il réussissait mieux hier : le bel canto du Seicento. Entretemps, la voix s'est réduite et la technique appauvrit. Dommage. Nonobstant nos critiques, l'album met en lumière en **cette année Monteverdi (450è anniversaire en 2017)** la foisonnante littérature musicale et opératique sur le sujet d'Orphée, comme l'étonnante modernité du chant montéverdien située au début du siècle (1607) : éloquence d'une écriture efficace, resserrée, proche du texte, quand Rossi puis Sartorio semblent en comparaison plus convenues, ornementées, aimables… Curieux ralentis et tempi retenus également : Diego Fasolis et I Barocchisti nous avaient habitués à plus de nerfs comme de chair articulée.

_____

CD, compte rendu critique. La Storia d'Orfeo : Monteverdi, Rossi, Sartorio. Jaroussky, Barath (1 cd ERATO). Et pour mieux connaître tous les enjeux que suppose et produit le mythe d'Orphée, consulter **le dvd Les grand mythes édité par Arte Editions** : un must absolu.
http://www.classiquenews.com/dvd-compte-rendu-critique-coffret-les-grands-mythes-4-dvd-arte-editions/

_____

APPROFONDIR

LIRE notre **dossier spécial MONTEVERDI 2017 : les 450 ans**
http://www.classiquenews.com/dossier-claudio-monteverdi-2017-les-450-ans/

LIRE aussi notre critique développée du cd les 2 Orphées / Li Due Orfei par Marc Mauillon / CD CLIC de CLASSIQUENEWS d'avril 2016

http://www.classiquenews.com/compte-rendu-critique-cd-li-due-orfei-les-deux-orphee-giulio-caccini-et-jacopo-peri-marc-mauillon-baryton-angelique-mauillon-harpe-double-1-cd-

arcana-2015/

PARIS, Louvre. EXPOSITION VERMEER : notre parcours en 5 tableaux majeurs

PARIS, Louvre. EXPO Vermeer, jusqu'au 22 mai 2017. Les 5 tableaux à voir… A l'occasion de la très prometteuse exposition dédiée à VERMEER, au musée du Louvre du 22 février au 22 mai 2017 (» Vermeer et les maîtres de la peinture de genre «), CLASSIQUENEWS souligne combien le génie baroque hollandais a su comme personne peindre le mystère de la musique : scènes de genre (concerts, récitals intimes au clavecin et au virginal…), Vermeer est un poète peintre né : son oeuvre déroule une comédie du silence, un opéra chambriste d'une bouillonnante vie intérieure.

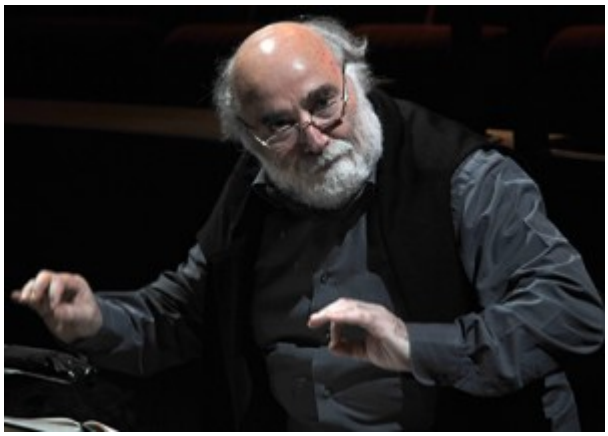
NOS 5 Tableaux à voir absolument



CLASSIQUENEWS vous guide dans l'exposition parisienne et précise les 5 tableaux à voir, écouter absolument. Plus rien chez Vermeer ne vous échappera désormais : que fais la joueuse de luth ? Qu'attend-t-elle? Que savoir sur les deux joueuses de virginal ? … En somptueuse tunique canari or avec bordure d'hermine, que pense la jeune musicienne ? A qui écrit-elle ? Qu'a-t-elle reçu en cadeau, promesse d'un lien naissant ? **EN LIRE +, découvrez les 5 tableaux à voir absolument dans l'exposition VERMEER à Paris, jusqu'au 22 mai 2017**



Jean-Claude Magloire joue Orlando Furioso de Vivaldi



TOURCOING, ALT. Vivaldi : Orlando Furioso, 31 mars – 19 avril 2017. Dans le nord puis à Paris, **Jean-Claude Magloire** ressuscite la fièvre fantastique du théâtre inspiré de L'Arioste. Au chapitre Vivaldi, l'histoire musicale et critique s'intéresse désormais à son oeuvre lyrique. L'auteur des Quatre Saisons savait aussi colorer et exprimer à l'opéra, et son orchestre comme sa conception théâtrale affirme un tempérament unique à son époque, une manière de résistance, face au début du XVIIIè à l'essor de l'école napolitaine. Or Venise ayant créé au XVIIè, l'opéra public et payant (1637), malgré l'excellence de son déploiement avec Monteverdi, Caldara, Legrenzi, Cavalli, Cesti et au XVIIIè, Vivaldi, n'a pas su se maintenir. **L'Orlando Furioso créé en 1727**, serait ainsi l'un des derniers ouvrages manifestement vénitien, le plus abouti, le plus emblématique.



OPERA CHEVALERESQUE ET MAGIQUE. Créé à l'automne 1727 au Théâtre Sant'Angelo à Venise, Orlando furioso cultive un bel canto expressif où règne l'esthétique des voix aigus : Orlando / Roland éprouvé sur l'île de la magicienne Alcina, est chanté par une femme, tandis que Bradamante, la fiancée de Roland, déguisé en homme, est donc chanté par un… homme. Sur le chemin de L'Arioste et de son labyrinthe amoureux, Vivaldi compose une série d'épisodes de plus en plus possédés, éruptifs, hallucinés : l'amour est une folie, et le désir, une houle acide, amère qui foudroie tous ceux qui le portent malgré eux. Avant Shakespeare, **L'Arioste (magnifique portrait par Titien)** dépeint les tourments et les vertiges de l'âme humaine. Ici, les fureurs de Roland sont l'emblème de ce théâtre en déraison et en délire. Certes il est bien question de chevaliers et de paladins en armure, mais leur véritable

adversaire n’est pas l’ennemi sur le champs de bataille, c’est plutôt l’amour vengeur et cruel dont la barbarie épuise les forces de l’esprit.



Ainsi cet échiquier sentimental où dans le territoire de la magicienne Alcina, errent les chevaliers Orlando et Medoro : le premier aime la princesse Angelica qui aime de son côté le dit Medoro. Découvrant la passion secrête unissant Medoro et Angelica, Orlando succombe à la jalouse haine, en proie au délire le plus violent. En parallèle, la magicienne Alcina envoûte Ruggiero, qui oublie auprès d’elle sa bien aimée, Bradamante. Jusqu’au dénouement, l’opéra de Vivaldi brosse le portrait de personnages solitaires, démunis, en souffrance (Orlando, Ruggiero, Bradamante), ou agressés, éprouvés par un sort contraire (Angelica et Medoro). Même celle qui semble tirer les ficelles, n’éblouit guère par son bonheur : Alcina est une souveraine esseulée qui obtient tout par manigances et magie. La sincérité n’habite pas ses lieux. Orlando / Roland est un mélancolique dépressif, chevalier fou, chevalier errant… Il y a quelques années dans une distribution où a brillé le mezzo voire l’alto ample et noir de Marie-Nicole Lemieux, le chef Christophe Spinozi et son ensemble Matheus se sont imposé sur de nombreuses scènes du monde avec



l’opéra vivaldien. Aujourd’hui, c’est un père fondateur du mouvement baroqueux qui reprend le flambeau, avec une énergie intacte, communicative. Dans le théâtre fantastique, merveilleux, inspiré par la poésie de L’Arioste, adviennent des figures en perdition, toujours en quête d’une improbable rémission. Opéra psychologique que vraiment dramatique et spectaculaire. Production événement. (Illustration : portrait de L’Arioste par Titien / Tiziano)

ORLANDO FURIOSO d’Antonio Vivaldi
Malgoire / Schiaretti
ven 31 mars 2017 à 19h30
dim 2 avril 2017 à 15h30
mar 4 avril 2017 à 19h30
Tourcoing, Théâtre municipal R. Devos

Informations Réservations

Puis, à PARIS, TCE
Théâtre des Champs-Elysées
Mercredi 19 avril 2017, 19h30
version de concert

RESERVEZ VOTRE PLACE
http://www.atelierlyriquedetourcoing.fr/16_17/spect1617/orlando.html

---

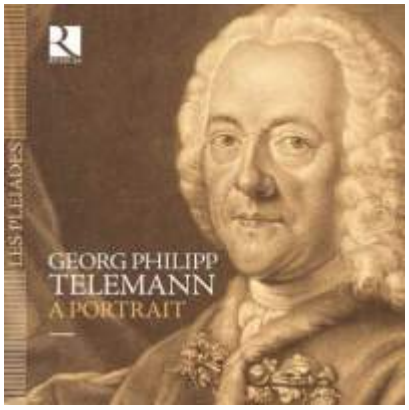
Orlando furioso
Antonio Vivaldi (1678-1741) Livret de Grazio Braccioli d’après L’Arioste
Direction musicale: Jean Claude Malgoire

Mise en scène: Christian Schiaretti

Orlando: Amaya Dominguez
Angelica: Samantha Louis-Jean
Alcina: Clémence Tilquin
Bradamante: Yann Rolland
Medoro: Victor Jimenez Diaz
Ruggiero: Jean Michel Fumas
Astolfo: Nicolas Rivenq

Ensemble vocal de l'Atelier Lyrique de Tourcoing
La Grande Écurie et la Chambre du Roy

CD, coffret, critique. GEORG PHILIPP TELEMANN (1681 – 1767). A Portrait (8 cd Ricercar).



CD, coffret, critique. GEORG PHILIPP TELEMANN (1681 – 1767). A Portrait (8 cd Ricercar). Pour l'année 2017, celle qui marque le 250è anniversaire de la mort du compositeur, phénix d'Hambourg, Ricercar réédite nombre de ses archives légendaires pour composer un premier coffret des plus réjouissants, démontrant cette excellence musicale dont Telemann est l'insigne garant, opérant avec tact, style, élégance, dans tous les genres connus à son époque ; vrai arbitre du bon goût et génie assuré dans la musique de chambre, concertante, lyrique, sacrée… Les enregistrements regroupés s'étalent sur 30 années

d’interprétation et de recherche continue, soit de 1983 à 2013. L’acuité participative, la forte caractérisation individuelle étant les clés d’une écriture qui allie comme peu virtuosité, invention mélodique et profondeur. Parassent donc ici les ensembles Ricercar consort (dont en 1983, Philippe Pierlot et Mark Minkowski…), La Pastorella, Lingua Franca, Eolus, Syntagma Amici, et les solistes Greta de Reyghere, James Bowman et Henri Ledroit, Guy de Mey, Max Van Egmont…
L’auditeur goûtera la suavité mordante de la flûte concertante (CD1, soliste : Frédéric de Roos) ; la vitalité imaginative des Quatuor, Trios, Sonates (CD2 : Ricercar Consort en 1999 et Syntagma Amici en 2010 – CD3 : Ricercar Consort en 1991, Lingua Franca (Sonate TWV41:B6) ; la facilité égale dans diverses compositions de circonstance : marche, menuet, Air de trompette, Sonates et « Parthie » (CD4 par Eolus en 2013, et Lingua Franca en 2009) ; l’agilité pastorale et virtuose des Sonates pour flûte alto (CD5, La Pastorella avec Frédéric de Roos et Ptrick Denecker, flûtes, en 1996). Complément utile pour connaître l’autre facette plus profonde et épurée, directe, du compositeur mondain, son inspiration sacrée dans la fameuse **Passion selon St-Mathieu / Matthäus-Passion**, de 1746 (TWV 5:31 / Les Agrémens, sous la direction de Wieland Kuijken, 2002), dépouillée de toute solennité (comme c’est le cas de celle de JS Bach : pas d’ouverture au souffle spirituel haletant, ni de continuo fastueux), mais l’observance de l’austérité et de la franchise luthérienne où brille le recitatif et la ferveur individuelle des arias qui disent la compassion et la prière fervente du croyant-pêcheur. Ainsi s’accomplit le drame avec une économie et une efficacité narrative dépassant tout ce qui a été entendu jusque là : d’autant que l’excellent **Choeur de chambre de Namur** apporte sa coloration précise et magnifiquement incarnée, dans chacun des chorals (avec ce sentiment de plénitude sereine absolue et souveraine consolation, dans le dernier : « Dess sollen wir uns trösten »). **Stéphane Van Dijck** y fait un convaincant bien que fragile, Evangéliste (en cela parfaitement humain), cependant que la basse Eric Frithjof convainc tout autant dans

le rôle de Jésus. Le choix de placer en « bonus », la cantate funèbre de Daniel (Du aber Daniel, gehe hin, TWV 4:17, mars 1990) s'avère un excellent complément, d'autant que règnent les diseurs baroques devenus légendaires : James Bowmann et Guy de Mey, avec des instrumentistes devenus depuis chefs et créateurs de leur propre ensemble : Minkowski ou Hugo Reyne, maîtrisant respectivement basson et hautbois. La musicalité rayonnante qui s'en dégage s'avère irrésistible (réalisation mystique du continuo, surtout dans la Sonata d'ouverture). Les 3 Cantates qui ferment cette somptueuse compilation ne pouvaient être mieux servies par **Henri Ledroit**, au timbre délicat, nuancé et murmuré, angélique, humain, bouleversant qui articule et sublime chaque inflexion du texte, en sublime la matière linguistique (ancienne abbaye de Stavelot, 1983).

_____

CD, coffret, critique. GEORG PHILIPP TELEMANN (1681 – 1767). A Portrait (8 cd Ricercar RIC 375). Musique de chambre, Mathäus-Passion, Cantates (Henri Ledroit)… CLIC de CLASSIQUENEWS de mars 2017 – durée totale : 9 h 57 mn.

LIRE aussi **notre dossier TELEMANN 2017**

Festival Classicaval à Val d'Isère, opus II (6-9 mars 2017)



VAL D'ISERE, Classicaval, les 7, 8 et 9 mars 2017. NEIGE et CHAMBRISME CLASSIQUE... 3 jours de chambrisme intense, expressif associant instrumentistes confirmés et jeunes talents, vous attend, renouvellent une offre musicale des plus séduisantes en ce début mars. Le festival de musique de chambre, **CLASSICAVAL à Val d'Isère** présente son second volet hivernal, **du 6 au 9 mars 2017**. Initié dès 1993, l'événement attire au pied des pistes enneigés, et en dehors des vacances scolaires, quelques instrumentistes à tempéraments, soucieux d'accorder leur timbre pour de réjouissants concerts collectifs où l'écoute en partage produit de fabuleux programmes. Ainsi dans la très belle église rustique et baroque de Val d'Isère, s'offrent aux visiteurs mélomanes, **3 concerts, chaque jour à 18h30, les 7, 8 et 9 mars 2017. Le 6 mars, rencontre avec l'équipe et présentation de l'événement (se renseigner à l'Office du Tourisme de Val d'Isère).** Tous les concerts ont lieu à 18h30 dans l'église historique de Val d'Isère, placement libre. TARIFS : adulte : 18 euros / jeune, -14 ans : 14 euros / offre packagée 3 concerts : 45 euros / passeport jeune 3 concerts : 36 euros. Durée de chaque concert : 1h15. A nouveau



un sélection très subtile sur le plan artistique garantit la qualité de chaque programme : le violoncelliste **Marc Coppey** (à qui une carte blanche est offerte), comme son fils, violoniste, **Emmanuel Coppey**, mais aussi le violoncelliste **Milan Vrsajkov** (élève de Sandor Vegh), ou le violoniste **Pierre-Olivier Queyras** (un pur chambriste, adepte du beau son, intérieur, expressif, en complicité…) sont présents pour la nouvelle édition du festival Classicaval de mars 2017. Cette année, l'opéra s'invite au fil des concerts, grâce à la coopération de la soprano japonaise **Shigeko Hata** diseuse et mélodiste, pour le premier concert du 7 mars, puis ardente et agile **interprète**

chez Puccini et Gounod (9 mars).



Mardi 7 mars 2017
La musique et le voyage

Wolfgang Amadeus Mozart
Quatuor avec flûte en ré majeur
Allegro / Adagio / Rondo)

Franz Schubert

« Le pâtre sur le rocher »

Piotr Ilitch Tchaïkovski
« Souvenir d’un lieu cher »
Méditation / Scherzo / Mélodie

Gabriel Fauré
« La bonne chanson »
« J’allais par des chemins perfides »
« Avant que tu ne t’en ailles »

Giacomo Puccini
« La Bohème »
Quando m’en vo

Mercredi 8 mars 2017

Carte blanche à Marc Coppey, violoncelle

Frédéric Chopin
« Etude en La bémol »
« Fantaisie-impromptu »

Gabriel Fauré
« Élégie »
« Romance »
« Papillons »

Antonin Dvorak
« Klid »

David Popper
« Fantaisie hongroise »

Felix Mendelssohn

Trio en ré mineur
Molto allegro/andante/scherzo/finale

Jeudi 9 mars 2017

Soirée romantique

Robert Schumann
Marchenbilder
Nicht schnell / Lebhaft / Rasch / Langsam

Carl Maria von Weber
Trio avec flûte
Allegro moderato / Scherzo / Andante / Finale

Gustav Mahler
Quatuor avec piano

Airs d’opéra

Alfredo Catalani
Ebben ne andrò lontana
« La Wally »

Giacomo Puccini
Un bel dì vedremo
« Madame Butterfly »

Vissi d’arte
« Tosca »

Charles Gounod
Air des bijoux

« Faust »

Les Musiciens invités à Classicaval, mars 2017 :

Shigedo Hata, soprano
Pierre-Olivier Queyras, violon
Geneviève Strosser, alto
Anne-Cécile Cuniot, flûte
Emmanuel Coppey, violon
Marc Coppey, violoncelle
Milan Vrsajkov, violoncelle
Frédéric Lagarde, piano et direction artistique

_____

TEASER VIDEO du 23è Festival Classicaval 2016



+ d'INFOS / Réservations :
Toutes les infos, le détail des programmes, les modalités de réservation, pour préparer aussi votre séjour en Val d'Isère, sur le site du festival Classicaval : www.festival-classicaval.com
http://www.festival-classicaval.com

VIDEO : reportage vidéo exclusif le festival CLASSICAVAL 2016



REPORTAGE VIDEO. Val d'Isère, festival Classicaval, 8, 9, 10 mars 2016… 3 concerts événements au Val d'Isère, au pied des pistes…En mars 2016, Val d'Isère fait son festival du 8 au 10 mars. "Classicaval" est le nouvel événement musical à suivre, chaque début d'année, un rendez-vous très estimable, soucieux d'accorder montagne et musique classique dans l'un des sites les plus enchanteurs de la région. 2ème édition en 2016 d'un cycle de concerts hors normes qui investit l'église baroque de Val d'Isère ; c'est une occasion unique d'écouter au cœur des massifs spectaculaires, des instrumentistes inspirés qui excellent en un charisme complice, intérieur, expressif voire d'une rare justesse poétique… Durée : 12 mn



Prochain Festival de musique classique à Val d'Isère, [Festival LES CIMES, Festival et Académie, du 23 juillet au 6 août 2017]

CRITIQUE, CONCERTS FESTIVALS 2022. Musique et MÉMOIRE, ACTES I et II, les 16,17 et 18 juillet 2022. A NOCTE TEMPORIS, EMMANUEL ARAKELIAN.



Fleuron des festivals d'été en Franche-Comté, MUSIQUE & MÉMOIRE poursuit son compagnonnage artistique en réservant une résidence de 3 années aux ensembles retenus. Cette année, c'est la 2ème session pour l'ensemble sur instruments historiques, « **a nocte temporis** », collectif fondé /dirigé par le ténor lyrique **Reinoud van Mechelen** en complicité étroite avec la flûtiste **Anna Besson** [qui est aussi sa compagne hors scène]. Temps forts de leur travail 2022 dans les Vosges du Sud, deux programmes qui soulignent ce qu'un chanteur d'opéra peut apporter à l'expérience du concert baroque : l'audace dramatique et scénique, un choix de pièces originales permis par le goût du chanteur.

Musique & Mémoire

L’enchantement estival dans les VOSGES DU SUD…



Samedi 16 juillet 2022, LUXEUIL-LES-BAINS, Basilique Saint-Pierre et Saint-Paul. D’abord évocation du soliste favori de Rameau, **Pierre de Jéliote**, haute contre d’exception capable

d’une agilité fulgurante pour les rôles taillés pour lui par l’illustre Dijonais, Platée en tête. Le ténor a la puissance, de somptueux aigus et une attention au texte, particulièrement convaincants. Son expérience de la scène et des productions d’opéras lui assure un métier solide, une présence naturelle, qui transmet aux instrumentistes ce goût de l’incarnation, qui assume aussi crânement la direction de l’orchestre : le geste qui a mesuré (et souvent éprouvé sur les planches), les enjeux dramatiques de chaque situation ainsi incarnée, inspire et pilote d’autant mieux, chaque musicien ; le temps de ce concert, l’église de Luxeuil s’est converti en temple lyrique, de quoi transférer la fièvre de la scène sur les planches vosgiennes.



Le parcours retrace les temps forts de la carrière de Jéliote à l’Opéra : d’abord, au commencement, Suivant de l’Amour dans Hippolyte (1733) ; puis les premiers rôles (« Lieux funeste »

de Dardanus ; surtout Platée, d'un délire comique inénarrable dont le « Que ce Séjour est agréable » contraste à propos avec la précédent Dardanus…), Castor (« Séjour de l'éternelle paix »), sans omettre, le sublime air d'Abaris des Boréades (« Charmes trop dangereux / Que l'amour embellit la vie »)… La valeur du cycle d'extraits lyriques est de compléter ce florilège Rameau, de séquences complémentaires, tels Daphnis et Alcimadure de Mondonville (air de Daphnis, chanté en languedocien), ou le très séduisant air d'Isménias « Pourquoi cruel amour t'opposer à ma gloire » d'Ismène et Isménias de JB de La Borde… Le curieux ou l'amateur pourra revivre le contneu de ce concert grâce au cd déjà paru chez Alpha (« Jéliote, Haute-contre de Rameau »). On ne saurait disposer d'un hommage mieux conçu.

Dimanche 17 juillet 2022, CORRAVILLIERS, église Saint-Jean Baptiste. Un même engagement, généreux et précis dans le choix des airs, s'affirme dans le programme constitué d'extraits de cantates de JS Bach, donné le lendemain à Corravillers. Sens du texte et articulation là encore construisent et jalonnent l'action fervente du croyant, qu'il soit submergé par l'inquiétude (« Erbarme dich! » / BWV 55) ou caressé bienheureux par la grâce de Dieu ; l'air de Simeon (« Ich habe genug » / BWV 82) totalise et exacerbe le sentiment de plénitude comme d'accomplissement et de contentement dans le parcours spirituel. Le soliste a manifestement choisi chaque air avec un goût sûr et une belle intelligence dans leurs enchaînements. L'arche tendue est jalonnée de stations vocales les unes plus ardentes et intenses que les autres avec toujours la facilité des aigus, la projection naturelle sur toute la tessiture qui transporte. Le programme est d'autant mieux connu qu'il a déjà été enregistré et publié lui aussi, soulignant ce geste lyrique et cette sûreté vocale qui singularisent aujourd'hui le ténor flamand. A ses côtés, la flûte ciselée d'Anna Besson, comme le hautbois rayonnant de

Benoît Laurent apportent leur couleur et leur virtuosité, tout en complicité.

Lundi 18 juillet 2022, LUXEUIL-LES-BAINS, Basilique Saint-Pierre et Saint-Paul. Chaque édition de Musique & Mémoire comprend un ou plusieurs concerts qui mettent en scène, l'orgue ; à l'heure où il devient de plus en plus rare d'écouter les pièces du répertoire, comme de mesurer les ressources expressives de tel clavier historique, la programmation conçue par **Fabrice Creux** sait rappeler nos fondamentaux. Le concert qui fait résonner (et chanter) l'orgue XVIIè de la Basilique Saint-Pierre et Saint-Paul, son buffet et le cul de lampe, récemment restaurés, relève de cette action profitable.
C'est en définitive un récital attendu, permettant de goûter dans sa plénitude plurielle, la palette sonore et expressive du grand orgue de Luxeuil-les-Bains, perles baroques du territoire. En particulier sous les doigts, plus qu'agiles du jeune organiste **Emmanuel Arakelian**, soucieux de faire chanter et même danser le sublime orgue historique basilical.



Pendant le concert, l'auditeur a tout loisir d'analyser les maints détails exceptionnels de la sculpture qui orne son buffet (daté entre 1615 et 1685, porté par un atlas dans sa partie basse, et par 4 atlantes), tout autour des 3 médaillons traités en bas relief et représentant, la remise des clés à Saint-Pierre, mais aussi Cécile, patronne des musiciens, une Cécile organiste…enfin David Harpiste…
Dans un programme complet célébrant les auteurs du XVIIème, de TITELOUZE à de GRIGNY, sans omettre GUILAIN qui serait probablement Marchand lui-même, l'organiste exploite avec un sens très personnel des étagements, de l'architecture, des couleurs et dans des registrations personnelles, les immenses possibilités de l'instrument restauré par Jean Deloye, présent parmi l'auditoire.

Le jeu fait valoir le caractère opératique et dansant des pièces françaises avec chez GRIGNY, ce sens de la majesté sonore idéalement « Grand Siècle ». Pour clore ce récital qui rappelle combien Musique et Mémoire a raison de programmer le répertoire baroque d'orgue, Emmanuel Arakelian, qui a été récemment nommé (2019) organiste titulaire (par quart) de l'orgue historique de la Basilique Saint Maximin La Sainte-Baume, offre une transcription saisissante de la chaconne des Indes Galantes, belle évocation du génie français des Lumières [lui qui fut organiste sans laissé de partitions autographes pour l'instrument], dont l'écriture à la fois claire et vive, est une apothéose idéale, inventive et lumineuse, un feu d'artifice qui réveille et électrise au delà des attentes, l'orgue impressionnant de Luxeuil.

_____

CRITIQUE, CONCERTS FESTIVALS 2022. Musique et MÉMOIRE, ACTES I et II, les 16,17 et 18 juillet 2022. A NOCTE TEMPORIS, EMMANUEL ARAKELIAN. Photos / Festival Musique & Mémoire 2022, DR



_____

Précédent programme élu CLIC de CLASSIQUENEWS :

France Musique. Journée Rolando Villazon, dimanche 26 mars 2017, 9h puis 20h. SECONDE CARRIERE… Après un début de carrière intense et éreintant, dédié principalement au grand répertoire lyrique verdien (Manrico du Trouvère, Rodolfo de La Traviata, le Duc de Rigoletto, …) et puccinien (Rodolfo de la Bohème), sans omettre Nemorino de l'Elixir d'amor de Donizetti (un rôle toujours défendu avec ardeur et sincérité), le ténor franco mexicain à l'ascension fulgurante, Rolando Villazon, aura appris récemment les vertus du chant classique (mozartien) et baroque (Monteverdi et Cavalli). Voilà plus de 10 ans, il découvrait avec Emmanuel Haim (2006), au fil de disque et de programme savamment construit, la langue sensuelle et expressive du premier bel canto, celui ciselé par l'inventeur de l'opéra Monteverdi. A lui, les Orfeo et Ulisse, mais aussi Testo du Combattimento : l'art de dire et de nuancer allait être un remède reconstructeur pour une voix fatiguée. En acclimatant sa puissance naturelle au service de la mesure et d'un chant plus nuancé et proche de la parole, le chanteur allait trouver les fondements d'une nouvelle carrière. Exit le vibrato continu, le jeu parfois surexposé

voire surexpressif. Une nouvelle intériorité, ample et profonde, chaude et articulée a surgi, quand beaucoup parmi ses confrères (et consoeurs), s'étant brûlé la voix, ne peuvent plus prétendre à une seconde chance. Chaque été depuis 4 ans, le ténor s'implique aux côtés du chef Nézet-Séguin, dans une intégrale réunissant les plus grands opéras de Mozart, en version de concert à Baden, enregistrés live pour Deustche Grammophon : si Cosi était un peu faible, les Noces puis l'Enlèvement (Belmonte) ont nettement affirmé la valeur d'un chant reconstruit, plus stable, sûr, rond sur toute la tessiture…

La journée que lui dédie France Musique ce 26 mars 2017, souligne les apports d'un revirement intelligent et bénéfique pour une voix qui s'était perdue à force d'engagements. Le corps a ses raisons que l'esprit tend à ignorer : combien de chanteurs, surtout au début de leur carrière, acceptent les rôles et les enchaînent afin d'affirmer leur place sur un marché de plus en plus concurrentiel. Pourtant les belles voix capables de nuances dramatiques restent rares. Et l'art, si précieux, avance et murit à son propre rythme. Lenteur de l'excellence ; précipitation de notre époque.



ROLANDO, NOUVEL ULYSSE ? Point fort de cette journée Rolando Villazon sur France Musique : le soir du 26 mars 2017 à 20h : Ulisse, précisément, Il ritorno d'Ulisse in patria de Monteverdi, dramma in musica créé à Venise au Teatro San Giovanni e Paolo en 1640 ou 1641, soit avant le dernier chef d'oeuvre, L'Incoronazione di Poppea. L'ouvrage est contemporain de La Didone de Cavalli, élève de Monteverdi. Ainsi le début des années 1640 marque l'âge d'or de l'opéra vénitien. Le librettiste Giacomo Badoaro s'intéresse particulièrement à la figure du héros grec parti faire la

guerre de Troie, puis éreinté par un voyage de retour périlleux (confronté au chant des sirènes, en proie au doute et à l'angoisse permanente sur sa destinée et sa légitime prétention au bonheur…). Après Monteverdi, dans le Retour, Badoaro poursuit son portrait ulyssien, pour Sacrati dans un nouvel opéra Ulisse errante, précisant le profil d'un voyageur opiniâtre, déterminé, prêt à prendre des risques pour connaître le danger ; Ulysse ne connaît pas la peur… une préfiguration du héros wagnérien (Siegfried), un frère spirituel pour Oreste, dont le courage et la résistance aux épreuves forcent l'admiration. Contre Ulysse se dresse la parti de Neptune, mais Minerve veille au salut et à l'intégrité du héros souhaitant retrouver à Ithaque, son épouse Pénélope et leur fils, Télémaque, que harcèlent les prétendants, soucieux de tourner la page et épousant celle qui depuis le départ du héros à la guerre, est restée la Reine d'Ithaque. Tout le génie de Monteverdi dans son opéra est de concilier la profondeur expressive du personnage central d'Ulysse, mais aussi de satisfaire à la nouvelle mode de l'opéra payant, loisir majeur de la Cité République, où tout un chacun depuis l'inauguration du premier opéra publique, le San Cassiano en 1637, soit 3 années seulement avant l'Ulysse de Monteverdi, achète son billet pour être diverti et ébloui (actions spectaculaires, délire comique, voir ici le goinfre Iro…, machineries et transformations à l'appui…). Il en résulte un nouveau drame lyrique, à plusieurs personnages (jusqu'à une vingtaine), peu de choeurs, des situations théâtrales qui mettent en avant le texte, sur un continuo resserré à quelques instruments… En diffusant la prise de rôle de Rolando Villazon, Ulysse prometteur, France Musique souligne l'évolution notable dans la carrière du ténor au charme international. A noter dans la distribution, le ténor Mathias Vidal, excellent diseur et acteur, dans le rôle de Télémaque, le fils d'Ulysse.

_____

France Musique, journée Rolando Villazón, dimanche 26 mars à 9h et à 20h. Le ténor franco-mexicain est à l'honneur des ondes radiophoniques, pour 2 rvs sur France Musique.

> À 9h : PLATEAU, talk show. Musique émoi / Elsa Boublil : **Les Métamorphoses de Rolando Villazón.** Rolando Villazon partage deux heures d'antenne hautes en couleur, s'interrogeant pour cette nouvelle rencontre sur le thème de la métamorphose : comment transcender sa propre identité, son image et sa manière d'envisager l'art ? Pour répondre à cette question, Rolando Villazón s'est entouré de nombreux artistes reconnus pour avoir mêlé répertoires et genres…
Avec :
Emmanuelle Haïm et quelques instrumentistes du Concert d'Astrée; Emiliano Gonzalez Toro (ténor); Julie Fuchs (soprano); Sonia Wieder-Atherton (violoncelle); Simon Ghraichy (piano); Pablo Marquez (guitare); …

>> À 20h : OPERA. En clôture de cette journée, place à l'opéra avec la diffusion du Retour d'Ulysse dans sa patrie de Claudio Monteverdi, enregistré le 28 Février 2017 à PARIS, au TCE.
Le Concert de 20h : Le Retour d'Ulysse dans sa patrie de Claudio Monteverdi Opéra enregistré

Rolando Villazón : Soliste, Ulysse, Ténor
Magdalena Kozena : Soliste, Pénélope, Mezzo-soprano
Katherine Watson : Interprète, Junon, Soprano
Kresimir Spicer : Interprète, Eumée, Ténor
Anne Catherine Gillet : Interprète, L'Amour / Minerve, Soprano
Isabelle Druet : Interprète, La Fortune / Mélantho, Mezzo-soprano
Maarten Engeltjes : Interprète, La Fragilité humaine / Pisandre, Contre-ténor
Callum Thorpe : Interprète, Le Temps / Antinoüs, Baryton-basse (voix)
Lothar Odinius : Interprète, Jupiter / Amphinome, Ténor
Jean Teitgen : Interprète, Neptune, Baryton (voix)

Mathias Vidal : Interprète, Télémaque, Ténor
Emiliano Gonzales Toro : Interprète, Eurymaque, Ténor
Jörg Schneider : Interprète, Irus, Ténor
Elodie Mechain : Interprète, Euryclée, Alto (voix)
Le Concert d'Astrée : Choeur
Emmanuelle Haïm : Chef d'orchestre

Jean-Claude Casadesus dirige le Requiem de Verdi



LILLE, ONL. Requiem de Verdi, Jean-Claude Casadesus. Le 12 juillet 2017. L'Orchestre national de Lille, ONL voit VERDI EN GRAND FORMAT. Le Stade Pierre Mauroy à Lille propose un Requiem grand format, à l'échelle du stade Pierre Mauroy (inauguré en août 2012, sa capacité est de 30 000 spectateurs). Rien de mieux que les puissantes vagues chorales, mais aussi la fervente et ultime prière de la soprano (Libera me) pour exalter l'âme des spectateurs auditeurs, lors de cette grande messe sacrée, à la fois lyrique (car c'est un véritable opéra), chorale et symphonique. Chacun pourra y acheter selon ses possibilités (place à partir de 10 euros), confronté à un massif musical de grande ampleur (300 musiciens et choristes), mais aussi capable, grâce au chef fondateur de l'Orchestre National de Lille (il y a 40 ans, en 1976), Jean-Claude Casadesus, d'intensité millimétrée, entre recueillement et prière intime. Le génie du compositeur Giuseppe Verdi tient à sa facilité (à l'opéra essentiellement) à concilier la puissance collective,

et aussi la profondeur des airs solistes. Ainsi son Requiem est certes magistralement intérieur et concentré, mais il frappe l'esprit par l'énergie humaine qui s'en dégage, chant de volonté voire de résistance contre la fatalité. Toujours dans un Requiem (messe pour les défunts et pour leur repos éternel), s'élève la prière individuelle d'un soliste. Chez Berlioz, c'est le ténor. Chez Verdi, c'est en une dernière étape vers l'éternité, la voix de la soprano.

———————

LILLE, Stade Pierre Mauroy, Requiem de Verdi
Mercredi 22 juillet 2017, 21h
3ème concert de l'Orchestre National de Lille et Jean-Claude Casadesus au Stade Pierre Mauroy



Inga Kalna, soprano
Elena Gabouri, mezzo-soprano
Stephen Costello, ténor
Alexander Tsymbalyuk, basse

Choeur Régional Hauts-de-France – Eric Deltour, chef de choeur
Choeur Nicolas de Grigny – Jean-Marie Puissant, chef de choeur

Orchestre national de Lille
Jean-Claude Casadesus, direction

RESERVEZ VOTRE PLACE
De 10 à 60 euros
http://www.stade-pierre-mauroy.com/programmation/concert/requiem-de-verdi

Annonce vidéo du Requiem de Verdi : http://bit.ly/2maTZB9

_____



LYRIQUE et ORCHESTRAL, UN REQUIEM PROFANE. Esprit indépendant, Giuseppe Verdi osa braver la conformité bourgeoise et l'hypocrisie catholique pratiquante de son temps en se présentant à la Messe aux bras de sa seconde compagne (qu'il épousa tardivement), la cantatrice Giuseppina Streponi. Ils n'étaient pourtant pas mariés, vivant maritalement dans le « péché ». A l'origine de la partition, une proposition de Verdi à son éditeur (Ricordi) : regrouper plusieurs compositeurs pour écrire les séquences d'une Messe de Requiem afin d'honorer la mémoire de Rossini à l'échéance 1869 : à Verdi reviendrait le défi de composer le dernier épisode, le Libera me, conclusion à la fois solennelle et intime. Le compositeur commença à écrire son Libera me, sans que le projet global ne voit le jour. Puis l'idée d'un Requiem le taraude à nouveau quand meurt le poète Alessandro Manzoni, –

auteur du fameux roman I Promessi Sposi (Les fiancés), le 22 mai 1873. Frappé par cette perte inestimable, le compositeur qui l'avait rencontré dès 1868, reprend l'écriture d'une Messe, cette fois dans sa totalité. Généreux, frappé par la douleur, Verdi proposa à la Mairie de Milan d'organiser lui-même et de financer même les répétitions… le but étant de donner le concert de célébration pour le premier anniversaire de la mort de Manzoni. Entre sa villa italienne de Sant'Agata et l'été 1873 sur les bords de Seine, Verdi achève son grand œuvre. L'oeuvre est créée à Milan (église St-Marc), le 22 mai 1874.

La force et la puissance, l'énergie et parfois la violence avec lesquelles Verdi traite la prière du choeur, renforçant l'impact expressif du texte (Tuba mirum, Rex tremendae, surtout la houle spectaculaire du Dies Irae). Poiur Verdi, l'humanité terrassée par la mort, se dresse et fait bloc, résiste et défie le sort comme la fatalité.

L'homme qui a lui-même souffert de la perte tragique de sa famille (son épouse puis ses deux enfants) exprime ici, tout comme Dvorak, également frappé par le décès brutal et répété des membres de sa famille (douleur sublimé dans son remarquable Stabat Mater), une confession intime et personnelle qui fait du Requiem, un acte de dévotion et de compassion personnel. En rien liturgique ni conforme. Le génie de l'opéra, auteur de Macbeth, du Trouvère, de la Traviata, réussit ici une fresque à la fois michelangelesque, mais aussi incarnée et humaine. L'introspection des accents intimistes et individuels portent une prière bouleversante de l'individu et de la foule, unis en un même élan.



Fidèle à son attention pour l'équilibre et la clarté, même dans des effectifs particulièrement importants, comme ici, Jean-Claude Casadesus soigne toujours l'intention et la justesse de l'énoncé : l'esprit avant la forme. Comme il l'avait remarquablement réussi pour la **Symphonie n°2 « Résurrection » de Mahler**, dans un disque récemment publié et couronnée par le CLIC de CLASSIQUENEWS (enregistrement de 2015 / parution : décembre 2016), le chef fondateur de l'Orchestre national de Lille, veillera à la profondeur malgré l'ampleur et le colossal, la sincérité et l'intensité de la prière malgré le sens du spectaculaire.